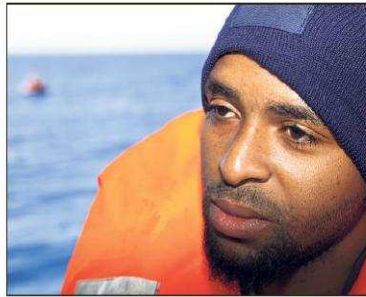


« Les animaux sont mieux traités »

Je cherche une vie meilleure en Europe. » Souleyman, Gambien de 19 ans, rêve de liberté. Il a passé six heures sur un bateau pneumatique avant d'être sauvé par l'Aquarius. Il avait déjà essayé de traverser en décembre. « Nous étions restés trois jours à bord, pensant que nous allions tous mourir dans la tempête. On a pu regagner la côte. Mais, à l'arrivée, la police nous a emprisonnés. Dans les prisons de Tripoli, c'est terrible. Il y a peu à manger, peu d'eau. Les Libyens nous rackettaient. Il faut payer pour sortir. »

Tous, peu ou prou, racontent une forme d'esclavage. C'est le cas d'un autre Souleyman, Malien celui-ci, de 28 ans. Il est arrivé en Libye, il y a dix ans. « Au Mali, il y a la guerre, la famine. J'enseignais aux enfants, mais je voulais quitter le pays pour gagner de l'argent. Au début en Libye, ça allait. Nous les noirs, on nous cantonne aux travaux du bâtiment, même si on sait faire autre chose. Mais après la guerre s'est installée. » Il raconte en français les arrestations arbitraires dans la rue, pour la couleur de peau. « On nous fouille, on nous jette en prison. J'ai été enfermé dix fois. Et si personne ne peut payer pour te faire sortir, tu y meurs. » L'argent? « Tu appelles ton ami au pays, ta maman, ton père. Il faut que quelqu'un verse. Certains n'ont personne. Beaucoup crèvent en prison. Il y a de nombreuses maladies graves. »

Sa traversée de la Méditerranée a été réglée par un ami malien. « Ils sont venus nous chercher en camion frigorifique. Quand on a ouvert la porte, nous étions sur une plage. Les passeurs étaient là, tous armés, organisés en chefs et en sous-chefs. Il raconte une traversée terrifiante. « Je ne le souhaite à personne. Tu ne vois rien, il fait nuit. On allait tout droit, au hasard, sans instru-



De gauche à droite et de haut en bas : Cissé Yaya, Ivoirien de 39 ans qui a traversé en famille; Souleyman, 19 ans, Gambien; Souleyman, Malien de 28 ans, Sylla Hassane Djibrine, Guinéen de 18 ans.

(Photo G. L. / P. B. Sos Méditerranées)

ments pour se diriger. Tout le monde, ou presque, vomissait à bord. Nous étions dans un bateau en bois. Et, inch'allah, vous êtes arrivés avec l'Aquarius. »

Son avenir? « C'est Dieu qui le connaît. Je suis très fier d'avoir fui tout ça, la prison, Tripoli. Je suis loin de la guerre, de la famine, de la misère. Je pense que l'Europe c'est le continent le plus organisé, le plus aimé, le plus convoité, le plus riche, le plus expérimenté. Avec l'amour et le bon cœur des Européens, je n'ai pas d'inquiétude. » La violence libyenne, Cissé Yaya, un Ivoirien de 39 ans, l'a vécue,

aux côtés de sa fille de 8 ans et de sa femme. Ils ont quitté la Côte d'Ivoire le 16 novembre exactement.

Ils ont ensuite, comme beaucoup,

« Deux hommes sont morts devant moi »

été arbitrairement emprisonnés à leur arrivée en Libye. « Ils nous frappaient, nous maltraitaient sans raison. Il n'y a pas de loi. Deux hommes sont morts devant moi sous les

coups donnés à la tête. » Sa femme, emprisonnée à part, avec sa fille, a elle aussi été battue. « Heureusement, ils ne l'ont pas violée car elle était indisposée. Mais ils ont violé plusieurs femmes devant elle. » Ils devront donner 400 000 francs CFA pour sortir, soit environ 600 euros. Des amis au pays ont payé pour eux.

Leur traversée a été dantesque. Vers minuit, le bateau s'est mis à prendre l'eau. « J'en avais jusqu'à la poitrine, je tenais ma fille en l'air pour ne pas qu'elle se noie. Ma femme m'a dit de faire quelque chose, d'enlever l'eau. Alors j'ai con-

fié ma fille et j'ai déchiré mon t-shirt pour écoper. On priait Dieu, il y avait une femme enceinte à bord, on avait tous très peur. C'était la nuit, ça criait, ça pleurait, ça priait. On a vu votre bateau de loin. On approchait, on lisait SOS sur l'avant. J'ai beaucoup pleuré. Ma fille tremblait, elle avait froid. »

À 18 ans, Sylla Hassane Djibrine, un Guinéen de Konakry, a quitté sa mère et ses frères et sœurs sans rien dire il y a six mois. Pour aider sa famille. Depuis, il a erré au Mali,

« Ça criait, ça pleurait, ça priait »

à Bamako, où il déchargeait des camions. Puis le Niger et l'Algérie avant la Libye. « Quand j'ai traversé le désert, nous avons été arrêtés et frappés avec des tuyaux en plastique orange et des barres de fer. Même les animaux sont mieux traités. » À Tripoli, il travaillait pour un boucher libyen. « Les noirs n'ont aucune existence humaine là-bas, on nous considère comme des esclaves. » Sylla Hassane Djibrine dit préférer le risque de la mort en Méditerranée au traitement qu'il a subi en Libye. On sent chez ce jeune homme l'impossibilité du retour en arrière au pays, par honte d'assumer un échec. De son voyage, il attend « l'accueil chaleureux des Européens. Qu'ils me viennent en aide pour atteindre mes objectifs. Je veux faire de bonnes études pour avoir un avenir meilleur ». J'écoute. Comme pour un grand oral, le gamin de 18 ans se tient assis droit devant moi, comme si tout son avenir dépendait de cet instant-là, concentré dans ces mots qu'il me livre. Mon cœur se serre.

de SOS Méditerranée disparaissent



Les moyens déployés en Méditerranée par Frontex et les ONG sont-ils suffisants?

Depuis la fin de l'opération Mare Nostrum de la marine italienne, en novembre 2014, il n'y a plus de dispositif institutionnel dédié au sauvetage. Frontex n'a pas pour mandat le sauvetage, mais la protection et la surveillance des frontières européennes. La force militaire EUNAVFORMED Sophia a pour objectif la lutte contre les passeurs. En vertu de l'obligation légale d'assistance à tout bateau en détresse, leurs navires sont amenés à faire des sauvetages, comme tout autre navire qui se trouve sur zone. Mais ce n'est pas leur vocation. Depuis 2015, plusieurs ONG ont affrété des

bateaux de sauvetage, mais leurs opérations se concentrent autour de l'été, 6 mois par an. Seule SOS Méditerranée intervient de manière continue sur son navire, l'Aquarius, avec son partenaire médical Médecins sans frontières, quelle que soit la saison. Lorsque nous étions seuls sur zone cet hiver, l'Aquarius a pu recevoir jusqu'à sept signalements de détresse quasi simultanés. Nos équipes se concentraient sur l'embarcation la plus proche, sans pouvoir venir en aide aux autres bateaux. Les moyens de sauvetage déployés sont très clairement insuffisants. En plus du lourd bilan humain connu (plus de 5 000 morts en Méditerranée en 2016), beaucoup de bateaux disparaissent sans laisser de traces.

